

Le moment Zimmerwald-Kiental, ses échelles et son histoire

Autor(en): **Heimberg, Charles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier**

Band (Jahr): **32 (2016)**

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-681755>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE MOMENT ZIMMERWALD-KIENTAL, SES ÉCHELLES ET SON HISTOIRE

CHARLES HEIMBERG

Les conférences pacifistes et protestataires de Zimmerwald et Kiental constituent une sorte d'angle mort de la conscience historique helvétique alors qu'elles n'occupent plus non plus vraiment une grande place dans celle du mouvement ouvrier. L'irruption commémorative d'un centenaire leur redonne heureusement une certaine actualité, qui sera peut-être éphémère, et pas forcément reliée avec pertinence aux préoccupations d'un présent plutôt inquiétant.

La brève réflexion proposée ci-après se situe à cheval entre l'*histoire* comme science sociale de construction critique d'une intelligibilité du passé dans le présent et la *didactique de l'histoire* comme science sociale qui examine les conditions de transposition de la réflexion historique par des narrations et des activités qui sont inscrites dans la forme scolaire, c'est-à-dire dans le cadre contraignant – programmes et autres prescriptions institutionnelles, rythmes, temporalités, demandes sociales issues de l'espace public, etc. –, au sein duquel se développent les apprentissages des élèves. La notion de didactique concerne également, dans l'espace public, les pratiques mémorielles représentées par exemple par les musées d'histoire, les lieux patrimoniaux ou d'éventuelles sociabilités commémoratives. Le point commun à ces différents éléments est précisément qu'il s'agit en principe, ou qu'il devrait s'agir, de faire d'abord de l'histoire, d'en faire ou d'en faire faire, ce qui ne va pas forcément de soi dans l'espace public.

Le moment Zimmerwald-Kiental, qui correspond à l'une et l'autre de ces deux réunions internationales tenues sur sol helvétique dans le contexte de la Première Guerre mondiale, dans une phase de ce conflit non plus inaugurale, mais désormais installée dans l'horreur émergente d'une durée inattendue, équivaut à un contexte historique bien particulier, sans doute déjà bien distinct entre septembre 1915 et avril 1916. Le recours à ce terme de «moment» vise ici essentiellement

à marquer cette fonction de l'histoire qui consiste à reconstruire les présents du passé, c'est-à-dire à s'efforcer d'être au présent, dans leur présent, et dans leurs incertitudes, avec les acteurs et actrices du passé qui est examiné.

Ce moment Zimmerwald-Kiental, si l'on y réfléchit, peut être analysé à partir des outils épistémologiques de l'histoire et révéler ainsi un important potentiel de significations. D'ailleurs, même son occultation pourrait être inscrite dans une culture politique dominante qui est propre à l'État helvétique et dont elle constitue une expression. Mais nous allons évoquer ici d'autres aspects sur lesquels débouchent sa prise en considération et son examen critique : la question des échelles spatiales et de cet oxymore qui fait que dans ces deux cas, le monde s'invite au village dans une acception quasiment « glocale », comme l'a souligné le titre de l'ouvrage collectif alémanique dirigé par Julia Richers et Bernard Degen, *Zimmerwald und Kiental. Weltgeschichte auf dem Dorfe*¹ ; celle des échelles temporelles et des périodisations plurielles dont la prise en considération simultanée permet d'enrichir les interprétations historiennes ; celle enfin, à laquelle il a déjà été fait allusion, de la contextualisation et de la prise en compte du présent des moments du passé.

Le monde au village, est-ce de l'« histoire nationale » ?

Depuis quelques années, en Suisse comme ailleurs, sous l'effet des médias dominants, et dans un air du temps où une redoutable attirance pour la dimension identitaire ne va pas sans produire des crispations et des périls, l'histoire dite nationale est à la mode. Une doxa tyrannique² affirme même, sur un ton inquiet, sa disparition des écoles par la faute présumée de non moins présumés soixante-huitards. En réalité, l'étude historique des programmes et des ressources scolaires, notamment les manuels, montre surtout quelle est la difficulté de l'histoire scolaire à intégrer une dimension plus globale à ses contenus, à donner à voir à ses publics une histoire de tous dans

¹ Zurich, Chronos, 2015.

² Sur ce terme, voir un texte collectif de l'Équipe de didactique de l'histoire et de la citoyenneté de l'Université de Genève : « L'intelligibilité du passé face à la tyrannie de la doxa : un problème majeur pour l'histoire à l'école », in Jean-Luc Dorier & al. (éd.), *Didactique en construction, construction des didactiques, Raisons éducatives*, Bruxelles, De Boeck, 2013, pp. 147-162.

laquelle chacun puisse se sentir inclus³ et à prendre en compte cette idée fondamentale de Marc Bloch, tirée d'un proverbe arabe, selon laquelle les hommes sont moins les fils de leurs pères que les fils de leur temps⁴. Une quête de prétendues racines en vient ainsi à négliger combien le monde contemporain tel qu'il est devenu résulte de porosités et d'échanges, de mouvements migratoires et de mises en contact, et ce bien avant ladite globalisation de ce XXI^e siècle. Toutefois, si quelque chose manque en effet au cœur de l'histoire scolaire, ce n'est pas tant de l'histoire nationale que de l'histoire vraiment critique considérée depuis où l'on vit, y compris le pays où l'on vit, attentive par exemple à la déconstruction de tout ce qui relève de l'invention de la tradition nationale propre au second XIX^e siècle.

Rien de tout cela n'est en réalité vraiment spécifique à la Suisse. Par contre, il y a quelque chose qui est propre à l'Helvétie, sans doute beaucoup plus qu'ailleurs ; quelque chose qui est propre à un État fédéral saturé de narratifs régionaux ou cantonaux, à un petit État fédéral situé au cœur d'une Europe dont il fait mine de ne pas être, à un pays aussi dont la culture politique dominante s'est développée en référence au passé et à l'identité intérieure alors même que sa structure économique moderne est particulièrement tournée vers l'extérieur. Cette particularité, faite de contrastes, d'oppositions entre fermeture et ouverture qui se nourrissent l'une l'autre, provoque en fait pas mal de malentendus sur ce qui est ou ce qui n'est pas de l'histoire nationale. Or, c'est justement cette question qui pourrait se poser pour Zimmerwald et Kiental, et notamment pour le premier de ces villages qu'une chanson emblématique de l'histoire ouvrière

³ Nous renvoyons ici à trois textes disponibles en ligne et consultés le 13 avril 2016, comme toutes les autres références en ligne de cet article : Charles Heimberg, « La connexion des espaces dans l'histoire scolaire : un défi majeur pour l'intelligibilité du présent et du passé », *Bulletin de la Société suisse des professeurs d'histoire*, 2013, www.unige.ch/fapse/edhice/textesenligne/textesedhice.html ; « La doxa tyrannique de l'identitaire et l'élémentation de l'histoire qui la disqualifie », Journée d'études *Boursculer la nation ?* Collectif Aggiornamento Histoire-Géographie, Paris, 14 avril 2012, disponible sur <http://aggiornamento.hypotheses.org/887> ; « Histoire d'en bas et récit national. Le cas de la Suisse », Séminaire *Récits de l'histoire nationale. Fabrication du commun*, Lyon, 7 octobre 2011, disponible sur <http://aggiornamento.hypotheses.org/883>.

⁴ Marc Bloch, *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Gallimard, 2006, p. 873. Cette citation est tirée d'*Apologie pour l'histoire ou le métier d'historien*, texte rédigé par l'auteur durant la Seconde Guerre mondiale et publié à titre posthume.

a fait connaître bien davantage de par le monde qu'au sein même de la Suisse.

En réalité, cette question de la distinction d'une histoire nationale est mal posée. Car l'histoire nationale n'est pas intéressante et pertinente en soi. Elle l'est en tant que point de vue situé, l'histoire depuis la Suisse, qui prend en compte, parmi d'autres, une échelle spatiale devenue significative et importante au moment de la constitution des États-nations. Ce qui rend notamment particulièrement discutable cette histoire nationale téléologique, pour les périodes antérieures à 1848, date de la constitution de l'État fédéral moderne, ou à 1815, date de celle du territoire actuel de l'Helvétie, qui ferait des Waldstaetten les prétendus ancêtres des Suisses, de tous les Suisses, y compris de la Suisse romande, dans une logique d'ethnogenèse et de continuité identitaire qui n'a aucune valeur scientifique.

Plus intéressante est sans doute la comparaison des significations qui surgissent de l'examen d'un même événement, ou d'un même moment, depuis la Suisse, ou depuis un lieu situé. Ainsi, le moment Zimmerwald-Kiental ne produit pas les mêmes effets, ni d'ailleurs les mêmes souvenirs, à l'échelle de ces villages, de la Suisse, de l'Europe ou du monde. Et de ce point de vue, son étude dans le cadre scolaire pourrait constituer un objet-laboratoire tout à fait intéressant pour l'apprentissage d'une histoire critique, ouverte et plurielle.

Inscrire ce moment dans une pluralité de périodisations

Cette question de la pluralité des échelles vaut tout autant pour le temps que pour l'espace. Ici, nous pouvons nous référer à une très belle étude d'Antoine Prost sur les grèves du Front populaire⁵ qui, nous dit cet historien, n'ont pas la même signification si on les inscrit dans leur durée étroite, ce court moment d'affirmation et de conquête d'une dignité ouvrière enfin retrouvée, dans le contexte des années trente, pour rappeler les effets de la crise économique de l'époque sur le monde du travail et les pressions qui en ont découlé, ou dans le premier quart du XX^e siècle fordiste, avec d'autres pressions non pas tant cette fois sur les salaires ou l'emploi que sur les rythmes et les modalités dépréciatives de la production et du travail. Cet exercice

⁵ Antoine Prost, « Les grèves de mai-juin 1936 revisitées », *Le Mouvement social*, Paris, L'Atelier, n° 200, 2002/3, pp. 33-54. Ce texte est repris dans l'ouvrage *Autour du Front populaire. Aspects du mouvement social au XX^e siècle*, Paris, Seuil, 2006.

de périodisation multiple fonctionne tout autant pour d'autres mouvements sociaux, que ce soit la grève générale de 1918 en Suisse pour laquelle ce qui suit à long terme revêt une grande importance sur le plan de la confrontation des mémoires, voire pour une grève contemporaine comme celle de la fonction publique genevoise de fin 2015, marquée notamment par un slogan – ne pas payer de cadeau fiscal au grand patronat – qui a produit pas mal de confusions temporelles puisqu'il ne relevait pas seulement des enjeux budgétaires immédiats dans le canton du bout du lac, mais concernait surtout un projet annoncé et à venir de réduction de la fiscalité des entreprises.

Ainsi, le moment Zimmerwald-Kiental a sa signification propre, mais aussi d'autres colorations s'il est inscrit dans des temporalités plus larges, en amont ou en aval. Il est à la fois, pour faire court, une forme de résistance à la guerre impérialiste et une prémisse de l'expérience communiste au XX^e siècle. Il correspond à un sursaut minoritaire dans une situation catastrophique qui est encore celle de la stupeur et du saisissement. Il n'est pourtant possible que sur les ruines de ce qui a existé et s'est affirmé antérieurement, à savoir un mouvement ouvrier socialiste et syndical qui avait combattu la guerre avant la catastrophe. Et il annonce bien sûr, dans une perspective téléologique contrôlée, non pas forcément la naissance du mouvement communiste et de la III^e Internationale, mais au moins l'émergence d'un renouvellement de ce mouvement social fondé sur le refus de la guerre en cours.

La reconstruction des présents du passé

Cette question de la téléologie est évidemment très importante. Elle nous ramène à la notion susmentionnée de la reconstruction des présents du passé. La liste des participants à la conférence de Zimmerwald est marquée par une belle diversité et elle ne doit pas se lire d'emblée et seulement en fonction de ce que l'on sait du destin ultérieur de ses protagonistes. Certes, il n'est pas anodin de constater le relatif isolement de Lénine et des bolcheviques alors que Trotsky rédige la synthèse centriste plus modérée qui est finalement adoptée (ce qui lui sera d'ailleurs allègrement reproché plus tard par la mouvance stalinienne). Il est pourtant pertinent de ne pas tout mettre sur le même plan et d'éviter ainsi de tomber dans le piège de cette simplification qui consisterait à considérer la Grande Guerre, en méprisant ses caractéristiques spécifiques, comme la matrice d'une nouvelle guerre de trente ans qui inclurait la Seconde Guerre

mondiale⁶. Cette conception historiographique permet sans doute des comparaisons légitimes, mais elle néglige l'attention nécessaire de la réflexion historique aux changements et aux différences, et par là aux caractères spécifiques du moment Première Guerre mondiale, pour pouvoir construire une intelligibilité du passé.

Pour illustrer ce problème de la téléologie, prenons l'exemple d'un texte de la pacifiste Marcelle Capy, *Une voix de femme dans la mêlée. Le manifeste d'une indignée dans la Grande Guerre*, tout récemment réédité⁷. C'est un très beau texte contre la guerre, édité et largement censuré en 1916, puis réédité intégralement vingt ans plus tard. Le fait que Marcelle Capy restera vertement pacifiste durant la Seconde Guerre mondiale, non sans une certaine ambiguïté à l'égard de Vichy et des Allemands, ne change rien à la valeur de ce texte tel qu'il a été rédigé en 1916. Ce qui nous ramène une fois encore à la nécessité de considérer les moments de l'histoire pour eux-mêmes et de ne pas céder à l'influence décisive de ce que nous savons de la suite des événements et des destinées.

La reconstruction des présents du passé vise à reconstituer autant que faire se peut un présent désormais passé, mais un présent qui est alors situé dans un temps en un espace, comme le dit Reinhart Koselleck⁸, à l'intersection du champ d'expérience et de l'horizon d'attente de tous ses protagonistes, en sachant que cette articulation, la conscience qu'elle implique, mais surtout les craintes et les espoirs, en particulier l'incertitude quant à l'avenir, qu'elle suscite à ce moment fournit des clés d'interprétation décisive qui ne se dégagent véritablement que dans le présent de ce passé.

Dans cette perspective, des narrations du moment Zimmerwald-Kiental plus ou moins attentives à la présence et au devenir de Lénine, plus ou moins attentives à la présence ou au devenir d'Alphonse Merrheim, plus ou moins attentives à la grande désorganisation qui caractérise encore ce mouvement à ce moment-là, peuvent sans doute paraître complémentaires. Et celles qui rendent toute leur place à

⁶ Cette perspective a été critiquée dans un récent dossier dirigé par Yannis Thanassekos et Julien Mary, «XX^e siècle, d'une guerre à l'autre?», dans la revue *En Jeu. Histoire et mémoires vivantes*, Paris, Fondation pour la mémoire de la déportation, n° 3, juin 2014.

⁷ Par les Éditions Entre-Temps, Virieu (Isère), avec une préface de Françoise Thébaud.

⁸ Voir notamment Reinhart Koselleck, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'ÉHESS, 1990 (édition originale 1979).

ceux des protagonistes de ces conférences qui s'effaceront le plus par la suite n'ont dans le fond pas moins de sens que les autres ; même si leur réception dans l'espace public et leur adéquation aux attentes contemporaines vont évidemment moins de soi, elles relèvent d'un travail d'histoire qu'il n'y a pas lieu de négliger.

Qu'en est-il dans les écoles ?

Même s'il paraît sans doute raisonnable de présumer que ce n'est guère le cas, il n'est pas vraiment possible, faute d'enquêtes disponibles à ce propos, de répondre de manière scientifiquement établie à la question de savoir si le moment Zimmerwald-Kiental est enseigné dans les écoles de Suisse romande.

Pour répondre à ce genre de questions, il est courant de faire témoigner les manuels scolaires, une source relativement disponible pour les chercheurs, qui fournit des informations sur les intentions et les contenus proposés par des décideurs, autorités politiques, scolaires, mais aussi auteurs et éditeurs, mais une source qui ne dit pas forcément tout ce qui se passe exactement dans les classes.

En Suisse romande, il est d'autant plus malaisé de passer par les manuels scolaires pour affirmer quoi que ce soit sur ce qui se passe dans les classes d'histoire que le dernier manuel d'histoire véritablement écrit par et pour tout ou partie de la Suisse romande remonte désormais à un bon quart de siècle⁹. La réalité des thématiques historiques effectivement examinées en classe par les élèves ne pourrait ainsi être mise à jour que par des enquêtes de terrain qui n'ont pas eu lieu. Et il importe dès lors de ne pas faire dire dans l'absolu aux indices dont nous disposons ce qu'ils ne peuvent qu'éventuellement nous suggérer.

L'examen des manuels d'histoire de la fin du XX^e siècle en Suisse romande est toutefois intéressant. Celui de l'ancien conseiller fédéral Georges-André Chevallaz¹⁰, qui a connu une remarquable longévité¹¹,

⁹ Il s'agit de la série *Histoire générale*, publiée dès 1991 par les Éditions LEP, Loisirs et Pédagogie, et destinée à l'origine aux écoles du secondaire I dans le canton de Vaud.

¹⁰ Nous nous référons ici à l'édition remaniée de 1974, réimprimée en 1978, de l'ouvrage *Histoire générale de 1789 à nos jours*, Lausanne, Payot, pp. 271-272.

¹¹ La première édition remonte à 1957, l'ultime, prolongée par une mise à jour portant sur l'époque la plus récente, était encore utilisée dans le canton de Genève jusqu'au milieu des années 1990. Voir le dossier sur le thème « Histoire et École », *Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier*, Lausanne, AÉHMO & Éditions d'en bas, n° 8, 1992.

mentionnait les conférences de Zimmerwald et Kiental par un encart dont le contenu relevait d'une vision significative, et particulièrement téléologique, de cet événement vu depuis la Suisse¹² :

ZIMMERWALD

Du 5 au 8 septembre 1915 siège à Zimmerwald une conférence socialiste internationale qui cherche à lancer une action pour la paix. Robert Grimm (chef socialiste bernois), qui l'organise dans le plus grand secret, amène en chars depuis Berne une quarantaine de chefs des partis socialistes européens, dont Lénine et Trotsky... Pendant trois jours, ils discutent dans une petite pension où ils passent pour des touristes ; la plupart des participants sont recherchés par la police dans leur pays et dans d'autres... Quant aux habitants de Zimmerwald, qui ne se doutent de rien, ils protesteront plus tard avec énergie contre la présence sur leur sol de tant de dangereux révolutionnaires...

Robert Grimm, en évoquant ses souvenirs, rappelle que « la gauche zimmerwaldienne » se manifesta dès ce moment-là ; les bolchevistes firent toujours bande à part. Mais les socialistes étaient en majorité, ils ramenèrent toujours la conférence à son objectif essentiel : lancer un appel pour la paix aux travailleurs du monde entier. Grimm et Trotsky le rédigèrent dans un jardin ombragé. Cet appel à la solidarité ouvrière internationale provoqua un scandale dans les pays en guerre ; les partis socialistes réclamaient « une paix rapide, sans annexions, sans dommages de guerre, une paix de réconciliation dans le socialisme ».

Il en sortit pratiquement une division entre socialistes et communistes, qui se marqua plus nettement dans une seconde conférence tenue l'année suivante à Kiental, autre village bernois entré malgré lui dans l'histoire. Les bolchevistes (communistes) plaidèrent pour une révolution mondiale à provoquer le plus rapidement possible par tous les moyens ; les socialistes s'y opposèrent. La scission entre « communisme » et « socialisme » était consommée.

En relisant ce document, qui faisait irruption au cœur d'un récit de la Grande Guerre, la question se pose sans doute de savoir ce que les enseignants et les élèves pouvaient en faire et en comprendre, et ce qu'ils pouvaient en tirer en termes d'intelligibilité du passé, notamment par rapport à l'histoire des mouvements ouvriers.

La référence aux conférences de Zimmerwald et Kiental était beaucoup plus brève dans le manuel vaudois *Histoire générale* déjà men-

¹² Il s'agit d'une citation d'un livre de Georges Duplain, *La Suisse en 365 anniversaires*, Bienne, Éditions du Panorama, 1964. Cet ajout est donc ultérieur à la 1^{re} édition du Chevallaz de 1957.

tionné. Il ne pouvait certes en être autrement dans un manuel-récit d'histoire générale. Inscrite elle aussi dans un récit d'ensemble de la Grande Guerre¹³, mais cette fois dans un paragraphe consacré à la position des socialistes, et après qu'il a été précisé qu'à partir de 1915, «un courant minoritaire opposé à la guerre se manifeste dans les partis de gauche», elle se limite à mentionner que «deux conférences tenues en Suisse tentent sans grand succès de coordonner le mouvement»¹⁴. Il nous faut préciser ici que l'histoire de ce manuel scolaire est particulièrement singulière puisqu'une réécriture d'une version destinée à des catégories d'élèves considérés comme plus faibles a été rédigée à l'insu des auteurs historiens de la première version¹⁵, ce qui a mené en 1995 à la coexistence de deux versions A et B¹⁶. Ainsi, dans ce cas précis, la seule différence entre ces deux versions A et B réside dans la suppression pour la version B d'un petit encart comprenant quelques courts extraits de la résolution de Zimmerwald. Cette différence a dès lors pour conséquence que seuls les meilleurs élèves ont accès au nom de l'un des deux villages bernois où ont eu lieu les deux fameuses conférences... Plus personne n'y a par ailleurs droit dans la version ultérieure de ce manuel.

Depuis quelques années, un nouveau Plan d'études a été mis en place à l'échelle de toute la Suisse romande¹⁷. Il ne s'agit pas d'un programme établissant de manière systématique des thématiques précises et obligatoires, mais d'une série d'objectifs d'apprentissages¹⁸ dont l'orientation générale souligne notamment que :

Le propos de l'Histoire est d'étudier la manière dont les individus, à différentes époques et dans différents contextes, ont vécu collectivement, se sont organisés en société, ont géré leurs conflits, et la diversité de leurs points de vue et intérêts. L'Histoire analyse aussi comment

¹³ À l'inverse, un manuel d'histoire suisse remontant aux années 1980 ne mentionnait pas les deux conférences : *Histoire de la Suisse*, Fribourg, Éditions Fragnière, 1984.

¹⁴ Page 230 de la version A et 208 de la version B de la réédition de 1995.

¹⁵ Voir le dossier que la *Revue historique vaudoise* a consacré aux manuels scolaires dans son édition de 1997, dont notamment la contribution de Jean-Christophe Bourquin, Alain Clavien et Laurent Tissot, «La fabrication d'un manuel d'histoire : expériences de terrain», pp. 103-111.

¹⁶ Réduite dans une réédition ultérieure à la seule version B sans que les utilisateurs les plus récents de ce manuel soient informés de cet historique.

¹⁷ Il est en vigueur pour toutes les classes de la scolarité obligatoire depuis la rentrée de 2014.

¹⁸ Disponible sur www.plandetudes.ch

les hommes ont répondu aux multiples questions qu'ils se sont toujours posées (sens de la vie et de la mort, rapport à la nature, transmission des connaissances et des héritages...). [...]. L'enseignement de l'Histoire doit favoriser une approche plurielle, basée sur des problématiques susceptibles de susciter un débat plutôt que sur un récit unique, linéaire et fermé¹⁹.

Les mentions programmatiques de ce Plan d'études restent assez générales²⁰, mais nous pouvons quand même souligner que, pour le 3^e cycle, celui de l'entrée dans l'enseignement secondaire et des trois dernières années de la scolarité obligatoire (élèves de 12 à 15 ans), dans une partie consacrée à l'« Étude des permanences et changements dans l'organisation des sociétés », apparaît l'idée d'une « analyse de l'influence des idéologies (*communisme, nazisme, fascisme, libéralisme, pacifisme, altermondialisme...*) ».

Certes, il est pour le moins étonnant de constater l'absence de la notion de socialisme dans une telle liste. Mais le plus important, heureusement, n'est pas là. En effet, ce Plan d'études romand et ses objectifs fondamentaux légitiment pleinement l'idée de faire travailler les élèves sur le moment Zimmerwald-Kiental non seulement pour la manière dont il met à jour le rapport de la Suisse avec l'Europe et, dans ce cas particulier, avec une guerre mondiale à laquelle elle n'a pas directement participé, mais qui a exercé une influence majeure sur son histoire et son espace propres ; mais aussi pour mettre en évidence l'espace d'initiative des acteurs du passé, même minoritaires, face à des situations où la figure de l'inéluctable pourrait s'imposer avec force alors qu'elle ne dit pas tout de la situation en question. Reste alors à développer des séquences d'enseignement de ce moment, fondées sur des documents et proposant des activités aux élèves, afin d'encourager et de permettre la prise en compte de ce contenu d'apprentissage en histoire²¹.

¹⁹ Voir www.plandetudes.ch/web/guest/shs/cg

²⁰ Voir à ce propos Charles Heimberg, « Suisse romande. Un autre regard francophone sur l'histoire, sa didactique, ses usages scolaires », in Sylvie Lalagüe-Dulac & al., *Didactique et histoire. Des synergies complexes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, pp. 31-41.

²¹ Cette remarque vaut en général pour toute l'histoire des mouvements ouvriers et la production d'un tel matériel intéresse toutes les associations impliquées dans la construction et la promotion de cette histoire.

Pour conclure

Au-delà des travaux qui en décrivent les dynamiques, les enjeux, le déroulement et l'écho, cette prise en considération du moment Zimmerwald-Kiental en fonction de quelques dimensions épistémologiques historiennes, et de quelques questionnements qui sont propres à la discipline *histoire*, permet de mettre à jour tout le potentiel cognitif de cet événement et de cette thématique pour l'enseignement et l'apprentissage de l'histoire. Dans le même temps, la pluralité des acteurs de ces conférences peut être aussi mise en exergue à partir des portraits biographiques de leurs participants, sans privilégier particulièrement celles et ceux qu'un destin ultérieur rendra célèbres. Ainsi, par exemple, qui connaît aujourd'hui encore Alphonse Merrheim et le poids d'un syndicalisme critique dans les premiers développements de cette opposition à la guerre ? Enfin, une approche de la complexité du moment Zimmerwald-Kiental, à partir déjà d'une différenciation des contextes propres à chacune des conférences, invite à considérer la Grande Guerre et tout ce qui l'a caractérisée dans la pluralité effective de leurs situations, de leurs temporalités et de leurs facteurs explicatifs.

De ce point de vue, pour l'histoire scolaire, le moment Zimmerwald-Kiental apparaît comme un véritable laboratoire du travail d'histoire permettant toutes sortes d'analyses. Et c'est là tout l'intérêt, pour faire de l'histoire, de le faire remonter jusqu'à notre mémoire vive.